

# L'éducation en Amérique dans la famille et dans l'école [Teil 3]

Autor(en): **Grandin, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Pionier: Organ der schweizerischen permanenten Schulausstellung in Bern**

Band (Jahr): **15 (1894)**

Heft 12

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-259011>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

behalten wurde. Diesen letztern Unterricht denken wir uns etwa ebenso in Montreux, wo, wie wir oben gesehen, ein Helfer diese Stelle versieht. (Forts. folgt.)

## L'éducation en Amérique dans la famille et dans l'école.

(Fin.)

Une cloche annonce la fin de la récréation, et à ce signal les enfants, demeurés tout ce temps sans aucune surveillance, interrompent d'eux-mêmes les jeux, les conversations, se mettent en rang, sans que personne ait besoin d'être là pour maintenir le bon ordre, et rentrent silencieusement dans leurs classes respectives où les maîtres les attendent.

J'insiste sur cette bonne tenue, sur cette spontanée obéissance, sur cette discipline volontairement observée, car à toutes mes fréquentes visites en ces écoles, habituée au tapage de nos récréations, à l'étourderie, à la dissipation de nos élèves, c'est un des points qui m'ont le plus frappée et que j'ai le plus admiré.

L'attitude des maîtres vis-à-vis des disciples est aussi tout amicale et jamais impérative. Les sèches formules du commandement sont soigneusement évitées et remplacées par la forme plus amène de l'invitation; aussi les enfants rendent-ils à leurs maîtres en respect et en docilité ce qu'ils en reçoivent en douceur et en politesse.

Quant au mélange des deux sexes dans la promiscuité de l'étude, des récréations et des allées et venues, il ne produit aucun des inconvénients que l'on pourrait redouter; mais il faut bien reconnaître aussi que ce résultat provient surtout des idées particulières que les Américains professent sur la situation respective de l'homme et de la femme, ne se contentant point d'ailleurs d'étaler là-dessus de belles phrases, mais mettant la théorie en pratique.

L'Américain considère l'homme comme le protecteur-né de la femme; et, dès l'enfance, le garçon est initié à ce rôle de protection qu'il n'abandonnera en nulle circonstance de sa vie.

Donc, de même qu'homme il respectera et assistera toute femme, de même, petit garçon, il respecte et protège ses jeunes compagnes, les entoure d'attentions, de sollicitude, aussi d'admiration, car les fillettes réussissent généralement mieux que les garçons dans les études, et écrasent peut-être un peu trop de cette suprématie leurs modestes condisciples. Ceux-ci ne s'en offusquent pas et, loin de chercher une revanche dans la supériorité de leur vigueur physique, la mettent gracieusement au service de leurs petites amies.

En se rendant à l'école comme en la quittant, c'est le garçon qui porte les livres d'un air de patronage tout à fait convaincu.

Nul désaccord, nulle querelle, jamais surtout un acte brutal ou inconvenant, jamais un mot grossier; et c'est encore un des spectacles qui m'ont le plus étonnée et charmée que cette fraternelle façon de vivre établie, non seulement entre fillettes et garçonnets, mais entre jeunes hommes et jeunes filles, car jusqu'à l'École des Beaux-Arts existe cette délicate pureté de relations.

Partout et toujours l'Américain respecte et sauvegarde la femme qui se trouve auprès de lui.

*Écoles supérieures.* — Située près du lac Michigan, en l'un des plus beaux quartiers de la ville, l'école supérieure de Chicago est un grand bâtiment d'aspect triste et qui paraît plutôt destiné à abriter des criminels qu'une joyeuse et innocente jeunesse.

Elle reçoit au sortir des écoles primaires les garçons, et les filles. Mais les jeunes filles presque seules la peuplent, les garçons, je l'ai dit, ne poursuivant guère leurs études et fréquentant, s'ils se destinent à une carrière libérale, les collèges spéciaux établis à Boston, à New-York, à Philadelphie, etc.

Cet enseignement supérieur englobe les lettres, les sciences et les langues étrangères. Les cours sont faits par des hommes et par des femmes, celles-ci toujours en majorité. Tous les cours durent de neuf heures à midi, avec intervalle de midi à une heure et demie pour le lunch et la récréation, puis se reprennent de une heure et demie à trois heures et demie. Même mauvaise installation que dans les écoles primaires, mêmes salles de classes mal éclairées, mal aérées, desservies par le sombre couloir central, mais aussi même excellente tenue se passant de toute surveillance, même application et même entrain dans le travail. D'heure en heure la cloche annonce un changement de cours; dans le plus grand ordre alors et silencieusement les élèves quittent leur classe pour se rendre dans une autre où les attend le professeur.

La leçon de gymnastique a lieu dans le corridor central. Donnée par un professeur homme, elle ne consiste guère qu'en marches et mouvements d'ensemble, mais sans massiers, haltères ni agrès d'aucune sorte. J'en demandai la raison au professeur, qui me déclara ne point reconnaître du tout l'utilité de ces appareils, prétendant que les simples mouvements qu'il faisait exécuter conduisaient au résultat cherché d'un parfait développement physique, un peu plus lentement peut-être, mais tout aussi sûrement,

sans qu'il y eût à redouter les multiples inconvénients qu'occasionnent chez les jeunes filles les exercices de force; que si, particulièrement, elles se voulaient livrer à de plus violentes évolutions, le tennis leur était un complément aussi agréable que suffisant.

Parmi les langues étrangères, le français — adopté par toute la haute société américaine — est à l'école supérieure parfaitement enseigné.

Dès que les élèves sont réunies pour ce cours, il ne leur est plus permis de s'exprimer autrement qu'en cet idiome, et toutes les explications à donner sont faites en français, sauf bien entendu quand il s'agit de comparer les principes des grammaires anglaise et française et les différents modes de construction en l'une et l'autre langue. La lecture et l'orthographe sont très soignées. On procède avec toutes les attentions et précautions dont on use, ainsi que je l'ai dit, pour apprendre à lire et à écrire aux enfants, et l'enseignement est presque tout oral. A la lecture, à l'écriture, à la grammaire, se joignent la conversation et aussi ces petites narrations orales qui habituent si bien à parler sans chercher les mots, forçant la langue à traduire rapidement la pensée, celle-ci étant obligée, en même temps de s'éclaircir et de se coordonner. C'est à qui, parmi les élèves, aura glané, pour la raconter, une petite anecdote française, et le récit en est généralement fait d'une façon amusante et vive, qui colore étrangement le choix naïf des termes, — le mot employé, s'il n'est pas toujours le mot propre, étant du moins bien trouvé pour peindre et faire comprendre. La rapidité des progrès réalisés par ces jeunes filles m'étonna. Celles qui n'en étaient encore qu'à leur première année de français étaient déjà en état de saisir ce que je leur disais et d'y répondre tant bien que mal, et plutôt bien que mal.

A midi la cloche annonce l'heure du lunch, les cours s'interrompent et, sans quitter la classe, sur les tables d'étude, professeurs et élèves procèdent à leur repas. J'étais scandalisée qu'en un pareil établissement n'existât aucune salle spécialement destinée à cette réfection, mais personne ne parut comprendre l'étonnement que je manifestais. Tout le monde est habitué à cet arrangement et ne pense pas à s'en plaindre. Le repas heureusement est sommaire, car là-bas le déjeuner de midi, si important pour nous, n'est qu'une ces conditions, ce sont de solides et durables liens que ceux qui unissent les maîtres à leur grande famille de disciples et, les étudiantes achevées, ce lien n'est nullement rompu. Transformées en épouses, en mères de famille, les anciennes élèves viennent encore,



collation, le véritable repas étant pris dès le matin. Chaque élève et chaque maîtresse exhibe une boîte en fer-blanc contenant les sandwiches qui composent presque uniquement et généralement cette collation. On y ajoute un verre d'eau que chacune va boire à la fontaine, puis les boîtes qui, vidées, se replient sur elles-mêmes et ne tiennent pas plus de place qu'un livre, sont insérées parmi ceux-ci et bouclées avec eux par la courroie.

Quittant la classe, on se rend alors dans le couloir de récréation.

Les groupes se forment, les conversations s'animent, et les professeurs, très entourés par leurs élèves, ne sont plus considérées par elles, en cet instant, que comme de grandes amies, confidentes des ennuis et des joies, conseillères dans les projets formés et avec qui l'on cause librement, franchement, à cœur ouvert.

La solennité professorale s'amointrit bien un peu, il faut le dire, au contact continu de cette exubérante jeunesse; mais ce qu'on perd en gravité, on le regagne en affection, en confiance, ce qui vaut mieux. Traitée familièrement, mais toujours avec une tendre déférence, l'institutrice devient pour l'élève comme une sœur aînée, avec quelque chose de plus, et cette intimité est préférable, je le crois, à la distance où se tiennent en France élèves et professeurs. Ceux-ci ne peuvent guère donner que leur science à des disciples qu'ils n'aperçoivent qu'aux heures des cours, et qui ne peuvent jamais leur ouvrir en une libre et longue causerie un cœur qui ne fait qu'un souvent avec l'intelligence, qui la sert ou qui lui nuit plus qu'on ne croit, et que le maître aurait besoin de mieux connaître, lui aussi, pour pouvoir diriger l'enfant.

En Amérique, les rapports des maîtres et des élèves, établis sur le pied de l'affection, ne cessent pas une fois le seuil de l'école franchi. Pour les familles, le professeur n'est pas la vague entité qu'il demeure généralement en France, un être sans substance et sans nom, dont l'influence n'aura de conséquence qu'en mathématiques, en histoire ou en chimie, et ne modifiera pas autrement l'imagination, le caractère et la conscience de son élève. Les parents, là-bas, entendent voir de plus près et connaître plus à fond — qui leur contestera ce droit? qui leur reprochera ce désir? — ceux à qui sont confiés l'intelligence et le cœur de leurs enfants. Dans toutes les familles, les professeurs sont donc reçus avec grand honneur et grand plaisir; et de leur côté également les professeurs rassemblent autour d'eux à jour fixe l'essaim de leurs élèves. Dans

comme par le passé, conter leurs satisfactions et leurs peines, et demandent des consolations ou des conseils à celles qu'elles considèrent toujours, avec une tendre reconnaissance, comme les guides de leur intelligence et leurs directrices d'âmes.

La récréation terminée, la cloche rappelle à l'étude, et les différents cours se succèdent. Malheureusement, si la plupart sont très bien faits, il en est d'autres qui sont complètement négligés, alors que, sciences féminines par excellence, ils devraient tenir partout la première place : j'entends parler de l'économie domestique et des travaux à l'aiguille.

En fait de couture, les jeunes Américaines apprennent à broder de ravissantes fanfreluches, et leurs talents comme femmes de ménage se bornent à la fabrication des „candies“, délicieuses sucreries de couleurs et de formes variées. Quant au gouvernement de l'intérieur, aux soins multiples qu'exige la bonne tenue d'une maison, tout cela, pour elles, est lettre morte.

Cela est d'autant plus déplorable que la famille américaine, si parfaitement entendue sous tous les autres rapports, se voit gâtée par cette ignorance des jeunes filles, leur dégoût de tout ce qui concerne les besognes domestiques. Pour s'y soustraire, la femme ne redoute pas de vivre, elle et les siens, dans la promiscuité, gênante à tous les égards, du boarding house. Le nid de famille, qui devrait être si bien clos, si bien à l'abri, qui est en France pour l'épouse, pour la mère, l'objet de tant de soucis, de tant d'amour, n'est plus là-bas qu'une banale chambre d'hôtel. Dans la classe moyenne, et de par la faute de la femme, la douceur du vrai chez-soi est inconnue, et cependant, mieux que tout autre homme peut-être, l'Américain la goûterait. Vivre à peu près oisive, occupée à son gré de promenades, de musique, de lecture, ou de chiffons, c'est, avec l'allaitement des enfants en heureuse compensation, tout ce que l'Américaine envisage dans le mariage, et cela de par son éducation.

Quand j'émis cette théorie que les préparations culinaires devaient être considérées par toute femme comme la plus sérieuse des combinaisons chimiques, puisque d'une nourriture bien ou mal choisie, bien ou mal préparée, dépend la bonne santé de toute la famille ; quand je parlai du bonheur que peut donner aux siens une femme à la fois instruite et bonne ménagère, capable, sans cesser pour cela de cultiver ses talents, sa grâce et son esprit, de s'occuper de travaux plus inférieurs, mais tout aussi nécessaires, et de ravauder

elle-même, au besoin, le linge de son mari ou de surveiller la cuisine, ces jeunes personnes ne voulaient voir là qu'une plaisanterie. Je leur affirmai que je parlais sérieusement et qu'il existait en France bon nombre de ces femmes. J'ai bien peur de n'avoir été taxée par elles que de sophisme ou d'exagération.

La conclusion, si j'ose en donner une, c'est que, moins élevée et moins complète qu'en France, l'éducation en Amérique est, sur certains points, très pratiquement comprise, très intelligemment donnée, et que, au contraire de chez nous, la femme est généralement supérieure à l'homme en instruction, je dis en instruction et non point en intelligence. Mais cette instruction féminine pêche gravement et par la base; car, ravissantes jeunes filles, élèves modèles, excellents professeurs, les femmes américaines ne seront point de véritables femmes tant qu'il leur en manquera les vertus les plus essentielles, l'esprit d'ordre, l'amour du foyer, le sens de la vie de famille.

M<sup>me</sup> M. GRANDIN,

*Professeur au lycée Molière.*

## Anzeigen.

### Schnitzer und Papiermesser für Handarbeitsschulen

liefert zu den billigsten Preisen, genau nach eingesandten Modellen oder Zeichnungen

✦ Heinrich Elsener, Messerschmied ✦

Rapperswil, Kt. St. Gallen.

Werkzeuge von Heinrich Elsener sind zur grössten Zufriedenheit im Gebrauche in den Handarbeitsschulen Rüti und Rapperswil.



### Albert Schneider

2 rue du Pont Chaux-de-Fonds rue du Pont 2  
Hauptdepôt in Neuchâtel.

Untadelhafte Qualität. Vorteilhafte Preise.

Nach dem neuen System des Fabrikanten erstellt für Schulen und Pensionen.

Die ersten in schweizerischen, französischen, belgischen und englischen Schulen eingeführt.

Auszeichnung bei der Pariser Ausstellung 1889.

2

Preis-Verzeichnis auf Verlangen. (H. 1998. Ch.)

### Die schweiz. permanente Schulausstellung

ist alle Wochentage geöffnet von 8—11 und 1—4 Uhr.

Druck von Stämpfli & Cie. — Redaktion: E. Lüthi, Bern. S. Rudin, Basel.